

prend personne. Un exemple plus à notre aune et plus propre à nous encourager est celui de la Société des Missions moraves, qui avait dernièrement une dette de 151,189 francs et qui a été entièrement libérée dans le cours de six mois.

En terminant ces quelques lignes d'informations générales, nous annonçons à nos amis que les Assemblées annuelles de nos diverses Sociétés religieuses ont été remises à la quatrième semaine de mai, pour qu'elles puissent coïncider avec l'ouverture de l'Exposition universelle. Notre réunion aura lieu le jeudi, 23, à 8 heures du soir, dans le temple de la Rédemption.



AFRIQUE DU SUD

NOUVELLES DE M. COILLARD ET DE SES COMPAGNONS
DE VOYAGE.

Copie d'une lettre adressée à M. Mabile à Morija.

Bolaoayo, 18 janvier 1878.

« La poste va partir, et je ne puis que très à la hâte vous communiquer les nouvelles auxquelles nos lettres vous auront déjà préparés. Je renvoie à plus tard les détails. Il vous suffira aujourd'hui de savoir que Lo-Bengula, courroucé d'apprendre que nous avons osé pénétrer dans son pays, et par un des côtés qu'il est de son plus grand intérêt de tenir fermé aux Européens, n'a voulu ni voir notre délégué ni accepter le message et le présent que je lui avais envoyés et qu'il nous a fait chercher par une force armée. Trois semaines de marche nous ont amenés chez lui. Ce fut le 15 décembre que nos wagons s'arrêtèrent devant sa maison de campagne, dans un endroit où il est venu se retirer. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il a consenti à parler officiellement de nos affaires.

Nous n'avons pas regretté ce retard ; au contraire, nous étions bien aises d'avoir l'occasion de connaître le chef et de nous faire connaître de lui ; contre notre attente, il s'est montré avec nous très-affable. Il est venu souvent nous voir, prenant apparemment autant de plaisir à causer avec nous qu'à boire une tasse de café ; il nous a fournis de viande avec beaucoup de libéralité. Ce qui nous a fait le plus grand plaisir, c'est qu'il a envoyé chercher M. Sykes (1) pour qu'il fût présent à la discussion de nos affaires. Cet ami s'est hâté de répondre à l'appel de Lo-Bengula, et cependant il a dû faire antichambre pendant dix ou douze jours. Enfin, le chef s'est décidé à aborder une question qui évidemment pour lui est des plus épineuses. Son amour-propre a été blessé de penser que nous eussions pu ignorer que les Banyais étaient « ses chiens », ses esclaves.

Il l'a compris pourtant, mais il ne veut pas, dit-il, que ses esclaves soient instruits. Quant à son pays, il est déjà pourvu de missionnaires. Il y en aura quatre bientôt, et il n'en veut pas davantage. Il a beaucoup insisté pour savoir par qui nous étions envoyés et quelle part les chefs du Lessouto avaient dans cette expédition. Ma réponse n'a pas été équivoque. J'ai essayé de lui faire comprendre que c'étaient les Églises qui avaient envoyé les catéchistes, et que les chefs avaient manifesté leur bon vouloir en contribuant, comme les autres, à cette bonne œuvre. Comme il insistait pour que nous retournassions vers ceux qui nous avaient envoyés, je lui fis remarquer que c'était une chose qui ne se comprendrait pas. Encore s'il nous avait renvoyés de Nyanikoé ; mais cela n'était plus possible après nous avoir fait chercher, avoir accepté nos salutations et nous avoir traités avec bonté.— Il dit alors qu'il ne donnerait pas encore sa réponse, et qu'il référerait l'affaire à ses principaux, qui doivent se réunir pour de grandes

(1) Missionnaire de la Société de Londres résidant à Inyati.

(Note des Réd.)

cérémonies à la fin du mois. Mon impression, — et je dois dire aussi celle de M. Sykes, — c'est que le chef nous est personnellement très-favorable, et qu'il se trouve dans une position difficile. Il a les mains pleines cette année.

Des chasseurs européens ont été maltraités par ses gens, et sont repartis en colère et en le menaçant. Expédition après expédition arrive, demandant la permission d'aller chez ces mêmes Banyais, l'une pour explorer le pays, l'autre pour chercher de l'or, etc. — Il a refusé à toutes péremptoirement et sans même leur donner la satisfaction d'une discussion. Comment nous l'accorderait-t-il à nous? — Et pourtant, il lui en coûte de nous refuser. Je crains que, s'il propose de consulter ses principaux, ce ne soit un subterfuge pour mettre sa responsabilité à couvert. Tous ses principaux sont opposés à ce que nous allions chez les Banyais; car, disent-ils: si Lo-Bengula le permet, où irons-nous guerroyer? Voilà le fond de l'affaire. J'espérais que le chef consentirait à un compromis et nous permettrait de nous fixer parmi les Bakhalakas, qui sont plus immédiatement sous son pouvoir, ou qui du moins le reconnaissent et s'y soumettent. Les missionnaires de la Société de Londres nous approuveraient et ne diraient pas que nous empiétons sur leur terrain. Mais je doute que Lo-Bengula consente même à cela. « Allez chez Mozila, dit-il, où il n'y a pas de missionnaires. » La rivière Sabi est la frontière entre Mozila et les Matébélés. En dehors des Matébélés et des gens de Mozila, toutes les autres tribus sont réduites au même état d'esclavage. Ce sont les Banyais, les Bakhalakas, les Mashonas, etc., qui autrefois faisaient partie du puissant royaume des Balotsoés, que Mossélékassi a ruiné. Je vous prie de bien noter ce fait: il n'y a aucune tribu indépendante en deçà du Zambèze, si ce n'est les gens de Lo-Bengula et de Mozila. On dit que ce dernier est fort hostile aux blancs. Aller chez lui, c'est une question qui mérite la plus sérieuse considération, et je ne puis, dans les quelques minutes qui me restent, aborder un sujet

aussi grave. Un autre fait que je dois vous signaler pour votre gouverne, c'est que le pays où nous étions est évidemment un foyer de fièvre. Ce n'est pas le pays qu'on nous représentait comme parfaitement sain, et on considère ici qu'il est providentiel que nous l'ayons quitté à temps. Je ne parle pas pour nous, mais il importe que vous soyez éclairés. La Société de Londres va commencer une œuvre au lac Ngami, chez Séchulatébé. Du lac en deçà du Zambèze, jusqu'aux mines d'or que Baines a découvertes chez les Mashonas, à la pointe nord de la chaîne de montagnes marquées sur sa carte, les Matébélés ont tout dévasté ; il n'y a plus vestige de population. Je le tiens de bonne source. Il reste donc l'autre côté du Zambèze. Mais avant d'oser le traverser, même par la pensée, arrêtons-nous et prions ! !

Je vous assure, mes bien chers frères, que j'ai de la peine à résister au courant de découragement qui entraîne tout le monde autour de moi. Mais non, ne regardons point seulement aux vagues. Nous ne pourrions, en les regardant, que perdre tout espoir et nous enfoncer. Un regard fixé sur Jésus, et puis, un mot de sa part, et la tempête s'apaisera. J'ai la conviction bien intime que Dieu nous ouvrira une porte quelconque et que tous les sacrifices qu'ont faits les pauvres Eglises du Lessouto, toutes les prières qui ont été offertes et qui le sont encore, tout cela ne sera pas vain. En recevant ces nouvelles et la lettre un peu sombre, mais fidèle, de nos catéchistes, vos cœurs seront remplis de tristesse. Mais, de grâce, que le découragement ne s'empare pas des Eglises. Nous, nous sommes prêts à tout, mais à retourner au Lessouto moins qu'à toute autre chose. Nous sommes en campagne et nous ne pensons pas encore à nos foyers. Vous priez pour nous quand vous recevrez ces lignes, car le Seigneur a dit : « Avant qu'ils crient je les exaucerai, et pendant qu'ils parleront encore je les aurai déjà entendus. » — Soutenez-nous, ne nous affaiblissez pas. Nous comptons sur vous. Nous sommes toujours heureux ensemble. Ma femme a été mena-

cée d'une fièvre rhumatismale qui l'a retenue plusieurs jours au lit. Moi-même j'ai souffert d'une ophthalmie nerveuse pendant près de quinze jours. Mais maintenant nous sommes bien, grâces à Dieu; tous nos gens vont bien aussi et seraient parfaitement heureux sans l'épais nuage qui vient de s'abattre sur nous. Cela se comprend; ce qui ne serait pas bien, c'est qu'il y eût joie et chants au camp comme d'habitude.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir écrire à Paris. Communiquez à ces Messieurs les nouvelles de cette lettre. Je tâcherai d'écrire le mois prochain, si toutefois mes affaires sont terminées, ce dont je doute. En attendant, nous allons visiter les amis Helm (1), qui sont près de Bolaoayo (2 ou 3 milles), mais nous reviendrons immédiatement chez le chef, mon grand désir étant qu'il apprenne à nous connaître, ainsi que ses principaux conseillers. La difficulté maintenant, c'est le matériel, c'est-à-dire les provisions. Voici bientôt neuf mois que nous sommes en campagne. Pensez-y. Je crois que vous nous rendrez la justice de reconnaître que nous vivons avec économie. Saluez les Eglises de notre part, les écoles de Thaba-Bossiou et de Morija, vos familles surtout. Il nous tarde d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre que le Seigneur vous a de nouveau visités par une effusion de son Esprit, comme nous le Lui demandons chaque jour.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD. »

(1) Autre missionnaire de la Société de Londres.

(Note des Réd.)

